1re année. N° 23. 1er Novembre 1920

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois

1 fr. 25 le Numéro

ABONNEMENTS :

Un an**..... Vingt-quatre francs**

Six mois**. Douze francs**

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Novembre 1920

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE & Cie, ÉDITEURS

EXPERTS PRÈS LA COUR D'APPEL

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n23bulletindelavi01pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

1re Année. No 23. 1er Novembre 1920

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Guillaume Janneau, Pascal Forthuny
Chef de l'Illustration : M. André Marty.

SOMMAIRE

Pasquin pour Eugène Fromentin.
Pour marier l'art et l'industrie.
Le prochain Salon des Indépendants.
Interviews : sur Lebourg.
La Toussaint : trois tombes.
Les Disparus.
La Curiosité.
Le Courrier de la Presse.
L'art chez l'Epicier.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Pasquin pour Eugène Fromentin

A La Rochelle, sa ville natale, à Paris aussi, quelques artistes, écrivains et peintres ont célébré, le 24 octobre, le centenaire d'Eugène Fromentin. La mode est à ces commémorations qui sont utiles en effet. Peut-être de pieux visiteurs ont-ils, dans cette froide galerie Chauchard qui nous paraît si monotone et si vieillie, mieux goûté les nostalgiques évocations des libres chevauchées que Fromentin lançait, toutes brides rendues, burnouss au vent, au claquement des coups de feu, à travers le désert sans fin.

Peut-être des poètes ont-ils relu, dans *Dominique* ou dans *le Sahara*, ces aveux délicats de l'esprit le plus rare. Si les peintres, parfois, lisaient autre chose que les commentaires publiés sur eux-mêmes, ils eussent pris un plaisir extrême à feuilleter ce livre adorable, frémissant d'émotion et d'intelligente sympathie, les *Maîtres d'Autrefois*.

A l'heure où, dans les galeries du Louvre, bâillonnées par la guerre, la réapparition des chefs-d'œuvre du Passé dispense à la jeunesse artiste un fécond enseignement, ces pénétrantes analyses en constituent le complément nécessaire. Comme un causeur sait piquer l'attention en montrant les hommes à travers les œuvres, Eugène Fromentin, par une puissance de suggestion unique, en même temps qu'il analyse les réalisations de l'art, nous trace le portrait des maîtres. Avec quel tendre respect il dégage leurs pensées secrètes! Avec quelle passion il suit le jeu mobile des brosses inspirées qui vont animer la matière!

Fromentin n'avait pas voulu faire œuvre didactique. Il ne pré-

tendait pas lutter d'érudition ni de sagacité avec l'expert ni l'historien. Ce sont les impressions d'un artiste qu'il nous confie : « les sensations sans conséquence d'un pur *dilettante* », écrivait-il modestement. Mais le dilettante, instinctivement, se substitue à l'auteur et recrée, par la magie du verbe, l'œuvre qu'il aime et qu'il comprend. Il néglige, il est vrai, des peintres admirables tels que Vermeer de Delft. Peut-être a-t-il méconnu Rembrandt qui visiblement l'inquiète. Mais personne n'a parlé comme lui du maître humain, libre et généreux entre tous, Rubens.

*

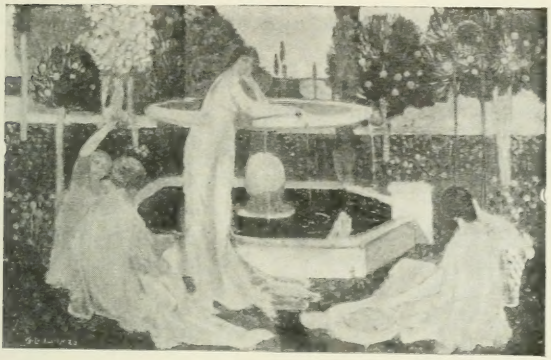
D'où viennent ces inégalités ? Fromentin n'était pas seulement écrivain : il était peintre. Il avait, comme tout artiste, ses habitudes et ses préférences techniques. Il en chercha l'exemple et la confirmation chez les devanciers vers lesquels il se sentait poussé, troublé, mais non persuadé par ceux qui parlaient une autre langue. Sa vive intelligence discernait leur génie; sa bonne foi le leur reconnaissait. Mais sa personnalité y demeurait hostile.

C'est là le vice de toute critique de praticien. Sans doute il est vivement intéressant d'écouter un peintre parlant peinture : c'est la « défence et illustration » de son propre talent qu'il présente : ce sont d'implicites confessions qu'il nous livre. Il n'aperçoit, en effet, l'art d'autrui qu'à travers le sien et, d'ailleurs, croit volontiers aveugle qui voit autrement que lui.

« Ouvrez les fenêtres, on sent le soufre ici! » s'écriait Ingres quand il voyait Delacroix. Et celui-ci le lui rendait bien. Il manquait d'enthousiasme pour le portraitiste de *Madame Rivière*. Quand, en 1894, le legs Caillebotte introduisit l'Impressionnisme au Luxembourg, le bon Monsieur Gérôme et quelques-uns de ses collègues, professeurs à l'Ecole des Beaux-Arts, adressèrent au ministre leur démission collective. « Nous ne pouvons, écrivaient-ils, enseigner un art, — nous qui *savons* — dont les peintures admises au musée violent toutes les lois. »

Il est futile de rappeler les disgrâces qu'essuyèrent au Salon les novateurs. Mais de tels exemples discréditent étrangement l'autorité critique des artistes. Sans doute quelques-uns comprennent les idées qu'ils ne partagent pas. Mais nous croirons en leur clairvoyance exclusive quand, sur les points essentiels au moins, les artistes seront d'accord.

GUILLAUME JANNEAU.



Louis Jaulmes. — Soir d'été. (*Cliché Druet*)

Pour marier l'art et l'industrie

NOTRE ENQUÊTE

Après celles de M. Frantz Jourdain, de M. André Mare, de M. Paul Follot, de M. Ruhlmann, voici quelques opinions qui ouvriront de nouvelles et sages vues sur le programme que se trace l'office de liaison de l'art et de l'industrie.

M. FERNAND NATHAN

Nos lecteurs connaissent et l'œuvre et le talent du distingué décorateur qu'est M. Fernand Nathan. Ils savent aussi, par les enquêtes que nous avons déjà conduites et auxquelles, avec bonne grâce, l'artiste a souventes fois répondu, qu'un certain pessimisme l'inspire. M. Fernand Nathan semble peu confiant dans les effets de la collaboration qu'on cherche à provoquer. Mais il la souhaite, et envisage d'ailleurs d'un très intéressant point de vue sa réalisation.

En réponse à votre lettre du 1er octobre au sujet d'un office de liaison entre artistes et industriels, je vous soumets quelques réflexions un peu pessimistes, mais que je crois conformes à l'avis de beaucoup de décorateurs.

La collaboration des artistes avec les industriels me paraît absolument nécessaire, et je pense même que si elle ne se réalise pas, certaines industries verront leur production dépassée en valeur artistique par les industries étrangères.

L'expérience a malheureusement démontré que cette collaboration était extrêmement difficile, car les industriels ne la désirent pas. Ils croient inutile de rénover des formes et des modèles qu'ils emploient depuis longtemps et dont leur clientèle se contente. Ils ont de bons dessinateurs qui savent puiser avec goût dans les œuvres du passé et accommoder aux besoins du jour des modèles connus et appréciés, ce qui leur suffit.

Pourquoi se soucieraient-ils de créer, et qu'ont-ils besoin des artistes? Demanderiez-vous à un entrepreneur de maçonnerie s'il a besoin d'un architecte pour bâtir une maison?

Il faudrait, à mon avis, pour donner une impulsion d'art à l'industrie, que la demande s'adressât aux artistes créateurs, lesquels emploieraient les fabricants, contrairement à l'usage établi.

Un office disposant de moyens de propagande et qui saurait provoquer les commandes et les répartir entre les artistes pourrait rendre de grands services à l'industrie.

Ce serait créer l'usage de s'adresser d'abord aux créateurs de modèles et leur donner l'autorité nécessaire à faire exécuter leurs travaux correctement sous leur responsabilité.

Ils trouveraient de cette façon la collaboration des industriels comme l'architecte collabore avec ses entrepreneurs de divers corps d'état.

M. LOUIS JAULMES

C'est encore un avis d'expérience que le peintre délicat qu'est M. Jaulmes nous exprime. L'artiste se dégage des théories et des vœux platoniques. Devant un point de fait, il raisonne en esprit positif. Décorateur et peintre de cartons de tapisserie dont le *Défilé américain*, exposé au dernier Salon, fournissait un admirable exemple, M. Jaulmes a dû résoudre de tels problèmes d'ordre économique en même temps qu'artistique, et son opinion ne saurait être indifférente.

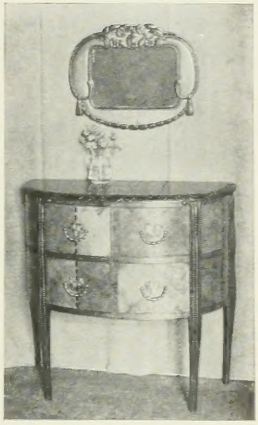
Je suis, je l'avoue, extrêmement à court d'idées nouvelles sur ce grave sujet tant débattu, et je crains que mon opinion n'avance guère d'un pas la question.

Bien naturellement je trouve cette collaboration souhaitable, mais je reste convaincu que le grand obstacle à une entente durable sera toujours dans la question de la propriété de l'objet créé et la revendi-

cation de sa signature. Si chacun avait la modestie de rester dans son rôle, l'accord serait peut-être plus facile.

Quant aux garanties, la seule réelle, c'est l'honnêteté réciproque... De même qu'il n'existe à mon sens aucune collaboration possible sans amitié, tout engagement en dehors n'est que précaire et illusoire.

Puissent ces considérations guider le travail de l'Exposition de 1923.



Fernand Nathan. — Console et miroir.

M. RAYMOND KOECHLIN

Le président des Amis du Louvre, qui vice-préside aussi l'Union centrale des Arts décoratifs, s'affirme, par la lettre qu'il nous fait l'honneur de nous adresser, plein d'espoir dans la réalisation du projet. L'association des créateurs de modèles et de l'industrie lui paraît la seule méthode rationnelle. Nous ne saurions mieux clore notre enquête que par l'opinion particulièrement autorisée de notre éminent correspondant :

C'est avec grand plaisir que j'ai appris la création d'un office de liaison entre les artistes et l'industrie; il y a trop longtemps que l'Union centrale préconise et cherche à réaliser leur entente pour ne pas souhaiter le brillant succès à l'institution nouvelle. Seulement sa tâche est bien délicate. Tant de préjugés l'ont entravée jusqu'ici, beaucoup plus fâcheux encore que les heurts d'intérêts! Mais je ne doute pas qu'on n'arrive à s'entendre, si d'une part les industriels veulent bien admettre que, malgré leur « habitude du goût de la clientèle », ils ne savent pas tout et si, d'autre part, les artistes consentent à tenir compte des nécessités budgétaires de l'entreprise pour laquelle ils travaillent. L'entente a d'ailleurs été parfois réalisée déjà sur la base d'une participation aux bénéfices faits sur les modèles créés par les artistes, et l'on ne voit pas pourquoi le système ne se généraliserait pas. Il serait très souhaitable qu'on le pût appliquer dans la préparation de l'Exposition de 1923, et je suis assuré qu'une fois essayé de bonne foi, il demeurerait en vigueur, pour le plus grand bien de notre art décoratif.

Maurice Denis et Jacques Beltrand. — Frontispice de la "Vie de Saint Dominique"

L'ART DU LIVRE : M. ANDRÉ MARTY

Les arts décoratifs ne sont pas seulement ceux du meuble, de la céramique ou du fer. L'art du livre, l'art typographique jadis amoureusement cultivé, est l'un des métiers d'art les plus importants, à la fois parce qu'il est le véhicule de la pensée et parce qu'il emploie tout un monde. Dans quelles conditions se développe-t-il? Le *Bulletin* a la bonne fortune de compter parmi ses rédacteurs M. André Marty, nom sympathique à tous les bibliophiles. Nous ne pouvions mieux faire que de consulter notre ami.

L'harmonie, l'unité d'aspect, essentielles qualités d'un beau livre, furent jadis la caractéristique des bois chinois et des incunables français, dont les textes et dessins, gravés sur la même planche, étaient imprimés d'un seul coup.

Elles furent encore, de nos jours, la préoccupation de William Morris, Bradley, Lucien Pissarro, Eugène Grasset, George Auriol, Henri Rivière, Auguste Lepère. Les bibliophiles connaissent tous, de ce dernier maître, l'admirable édition de A Rebours *de Huysmans, ornée à chaque page de bois originaux en couleurs. On sait moins comment elle fut imprimée.*

Le pavillon de la rue de Vaugirard était vraiment la maison du Livre. Lepère habitait le rez-de-chaussée et le premier étage. A l'atelier, au dessus, il dessinait et gravait, parfois secondé par sa fille, ses propres compositions. Deux pressiers les imprimaient à la cave, simplement éclairée par quelques soupiraux.

*

De réciproques concessions de peintre à graveur permirent encore à Maurice Denis et Jacques Beltrand de mettre au jour d'autres chefs-

d'œuvre : La Vita Nova, Les Fioretti, La Vie de Saint Dominique. *Plus difficile à réaliser pour des tirages à nombre, où s'offrent à l'emploi simultané dans un même livre les procédés les plus divers, l'harmonie resterait possible, sous la condition d'une nécessaire entente entre artistes, éditeurs et imprimeurs.*

Ignorant généralement les procédés en concurrence, comment les artistes choisiraient-ils celui qui leur convient? Au surplus, l'éditeur s'attachant au meilleur prix de revient et à la rapidité d'exécution, préfère leur éviter cette collaboration, cause fréquente de retards et de supplément de frais.

Arbitre naturel entre les deux parties, l'imprimeur, qui devrait pas avance signaler les impossibilités et les écueils, ne les connaît pas toujours. Directeur d'une grande entreprise, les soucis administratifs l'absorbent entièrement. Et l'ouvrier habile établi à son compte reste obstinément attaché aux préjugés parmi lesquels il a vécu. Certes, il est encore des peintres graveurs de talent, des éditeurs avertis, des imprimeurs soucieux de progrès, mais on les compte aisément.

∴

Pressenti d'écrire sur l'art du livre une plaquette didactique, Lepère ne se décida point. « Comment, alléguait-il avec sa bonhomie souriante, exposer une technique ardue, tout en restant clair, précis, et... pas embêtant? »

Le maître mort, ses précieux conseils, le livre projeté nous échappent. Le Bulletin *ne pourrait-il y suppléer, en groupant les avis de quelques personnalités compétentes?*

Le prochain Salon des Indépendants

C'est, comme l'an dernier, au Grand-Palais qu'il tiendra ses assises. M. André Honnorat, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, approuvant les propositions de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, a promis à M. Paul Signac, président de la Société des Artistes indépendants, les salles qu'occupe actuellement le Salon d'Automne.

En même temps que lui s'ouvriront quelques petits salonnets de demoiselles et d'amateurs; admirons le courage avec lequel ces derniers affrontent ce voisinage.

Interveiws

SUR LEBOURG

Paul Paulin. — Buste d'A.Lebourg.

Bruits assez inquiétants sur la santé d'Albert Lebourg : on parlait d'une attaque d'hémiplégie... Son ami, le Dr Paulin, nous renseignerait.

Rue de Sèvres, dans la partie de cette rue qui avoisine Necker. La porte cochère s'ouvre sur ce tableau inopiné : cent adolescentes courent, crient ou sentimentalement se promènent dans un jardin de pensionnat qu'agrandissent, par delà le mur bas, les arbres du parc contigu. A travers ce jeune peuple on accède au pavillon qu'habite le Dr Paulin, auteur de tant de bustes d'une expression fidèle : ceux de Degas, de Guillaumin, de Lebourg, de Monet, de Pissarro, de Renoir, de Rodin, de Thiébault-Sisson et de maints champions de la médecine et de la chirurgie.

Aux premiers mots, il nous rassure.

— Nulle inquiétude à avoir. Les soixante-dix ans de Lebourg sont robustes et il sera rétabli bientôt. Si vous ne l'avez pas trouvé à domicile, c'est qu'il est actuellement soigné en Normandie chez un de ses beaux-frères Guilloux... Oui, il avait épousé (depuis quelques années il est veuf) Mlle Guilloux, fille d'un sculpteur qui a beaucoup travaillé à la Restauration de la cathédrale de Rouen et dont les deux ou trois fils sont sculpteurs eux aussi.

Comme on ne sait pas grand'chose des débuts de Lebourg, nous faisons appel aux souvenirs lointains de notre interlocuteur.

Albert Lebourg — Paysage de neige

A. Lebourg. — L'Exposition universelle.

— C'est, nous dit-il, par Portier, l'aventureux marchand de tableaux, que je l'ai connu, en 1882. Peu après, j'allai chez lui, accompagné d'un notaire de province, M Masoir, dans l'étude de qui j'avais grossoyé avant de faire ma médecine. L'atelier, rue des Gobelins, était plein de toiles. Combien les vendait-il? Deux cents francs. Je venais de m'établir et n'étais pas riche. Mais le peintre l'était moins encore; le prix était minime; les œuvres, charmantes. J'en pris dix, Masoir deux. Nous fîmes de la propagande. En trois mois, Lebourg vendit cent tableaux. Ses amateurs de la première heure devinrent ses amis et restèrent ses clients.

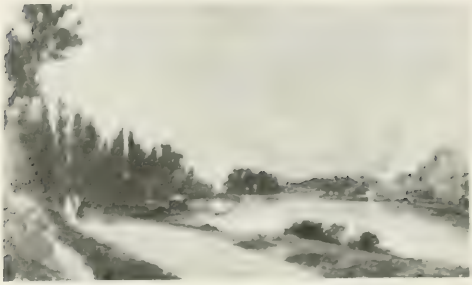
— Etait-il lié aussi avec les autres impressionnistes?

— Il n'eut pas avec eux, qui d'ailleurs étaient ses aînés de deux ou trois lustres, de rapports très suivis. Pourtant il avait participé à leurs expositions de groupe de l'avenue de l'Opéra et de la rue des Pyramides.

Causant, nous traversions des pièces où le regard était sollicité par des dessins de Trinquesse et de Liotard, une sanguine de Renoir, un pastel de Degas, un Gauguin, un Mancini, une aquarelle de Jongkind, des copies, par Paulin, de Degas et de Corot, — et force œuvres de Charles Maurin. Le Dr Paulin en installe une sur un chevalet, nous munit d'une loupe et nous convie à examiner l'œil et l'oreille de ce portrait de femme, s'excusant :

A. Lebourg. — Bas-Meudon.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut voir la peinture;



A. Lebourg. — Bords de la Seine.

mais, vraiment, poussée à ce point, la minutie prend de l'intérêt. Le plus singulier est qu'ici elle n'affaiblit en rien l'effet d'ensemble. Homme curieux à plus d'un titre, ce Maurin, et pourtant quand il mourut, il y a quelques années à peine, il était bien oublié.

— L'exposition particulière qu'on prépare lui redonnera du relief, peut-être.

— Ce serait juste. Il avait des dons et une sûre technique. Mais d'esprit si vagabond! Degas, qui l'aimait beaucoup, disait : « Il a gâché un des plus beaux talents que je sache. »

Ce Maurin, en effet, dispersait un peu ses efforts. Il a inventé la peinture au vaporisateur. Il a fait les portraits d'Emile Henry, de Vaillant, de Ravachol, gravures sur bois d'un bon canif. Il est le créateur — et n'en était pas peu fier — d'une canne avec laquelle on pouvait peindre, pêcher, piocher, assassiner, faire de la musique, au besoin marcher. Il avait appris à son caniche le langage humain et Lautrec, familier de l'atelier de la rue Gabrielle, écoutait inlassablement leurs dialogues... Cependant, nous avisons au mur deux ou trois tableaux de Lebourg de sujets manifestement barbaresques.

A. Lebourg. — Environs de Rouen.

— Lebourg, nous étonnons-nous, a donc voyagé en Orient?

— Il était professeur de dessin au lycée d'Alger, vers ses vingt-cinq ans, c'est-à-dire en 1875. Il connut bien Mgr Lavigerie, à qui il présenta Eugène Vidal. Sa barbe, son ampleur, sa pourpre faisaient du cardinal un souhaitable modèle. Vidal venait

A. Lebourg. — Effet de neige.

d'ébaucher un portrait, quand le portraituré dut partir aux oasis du sud, en tournée pastorale. Et voilà les deux peintres maîtres du palais. Or le cardinal tardait à revenir et Vidal s'impatientait. Avec de l'osier, des tapons de papier, des paquets de chiffons et des cordes, Lebourg confectionne un énorme mannequin, que l'on affuble des habits sacerdotaux, et Vidal peut se remettre à la besogne. La séance finie, on rangeait le mannequin au haut d'un escalier. Un beau jour, le cardinal reparaît. Il discerne dans l'ombre son hallucinante effigie, s'émeut d'un tel prodige, reconnaît enfin l'artifice, croit à une irrévérence et, furieux, botte son double, qui se disloque en dégringolant les marches. Ainsi, conclut le Dr Paulin, ainsi périt la seule œuvre de sculpture qu'ait jamais faite Lebourg. Mais il peignait mieux.

F. F.

Des croix

Sur la proposition des ministres de l'Intérieur et des Régions libérées, le Président de la République vient de créer chevaliers de la Légion d'honneur : MM. François Bongarçon, architecte départemental des Basses-Alpes; Sevin, architecte à Tourcoing; Magne, homme de lettres et écrivain d'art; Lebas, conservateur des musées et bibliothèques de Dieppe; Penotin, architecte en chef de la ville d'Epinal; Arfvidson, architecte diplômé, grand prix de Rome. Ont été, en même temps, promus officiers de la Légion d'honneur MM. Delard, ancien conservateur du musée Galliéra; André Hallays, écrivain d'art; Henriet, président de la Société archéologique de Château-Thierry.

L'une des croix décernées honore particulièrement le *Bulletin;* nos amis et lecteurs se joindront à nous pour exprimer leurs affectueuses félicitations à l'un des fondateurs de cette revue, créé chevalier de la Légion d'honneur, M. Josse Bernheim-Jeune.

La Toussaint : trois tombes.

Le cimetière de Passy, tout provincial, modeste et peu fréquenté, est resserré entre la rue Pétrarque et l'avenue Henri-Martin. Dès l'entrée, on y aperçoit le monumental mausolée de Marie Bashkirtseff. Cet édifice byzantin est décoré de palmes, d'inscriptions, de quatrains gravés. Nous apprenons que la jeune Russe phtisique et millionnaire fit le portrait de Mlle de Canrobert et du prince Karageorgevitch, et feu André Theuriet nous certifie que « tous les arts en deuil pleurent sur son tombeau ». A l'intérieur, une chapelle où l'on devine dans l'ombre des toiles noirâtres, un buste, des pinceaux, une table et un fauteuil.

Contraste entre la petite mondaine slave et ces vrais grands artistes, Edouard Manet, Berthe Morisot. — Vous trouverez, à quinze mètres de cet édifice somptueux, une sévère petite tombe de granit (4e division, 14e ligne nord, n° 6 de l'ouest).

Sur la colonnette :

EDOUARD MANET
(1832-1883)

Mme VEUVE EDOUARD MANET
née Suzanne Leenhoff
décédée le 8 mars 1906.

Sur la pierre tombale :

EUGÈNE MANET
(1834-1892)

BERTHE MORISOT
veuve d'Eugène Manet
(1841-1895)

Au sommet de la colonnette, un bronze, signé « Leenhoff, 1884 », commémore le visage cordial et fin du peintre de l'*Olympia*.

Au bout de l'allée, la tombe de Mirbeau :

OCTAVE MIRBEAU
(16 février 1848 - 16 février 1917)

Avec, en épigraphe, cette phrase extraite des *Contes de la Chaumière* : « Ne hais personne : pas même le méchant. Plains-le, car il ne connaîtra jamais la jouissance qui console de vivre : faire le bien. »

Chose singulière, la tombe de Mirbeau est surmontée d'une croix.

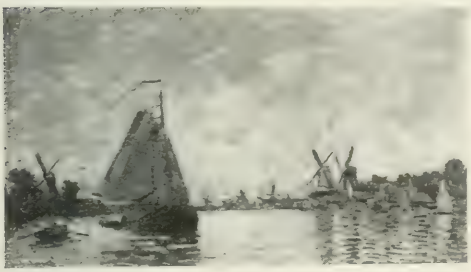
Les disparus

FRANÇOIS DEPEAUX

Un homme qui fut une intelligence et de plus un caractère vient de s'éteindre en Normandie, dans son logis du Mesnil-Esnard, maison d'artiste plus que d'industriel. Car François Depeaux était l'un et l'autre, et il fallut à cet homme d'action toute l'énergie acquise dans la bataille des affaires pour, le premier à Rouen et l'un des premiers en France, imposer à l'admiration la jeune école des Monet, des Sisley, des Pissarro, des Renoir et des Lebourg.

Renoir. — La Danse.
(Ancienne collection Depeaux.)

François Depeaux comprit dès l'origine la haute signification des recherches nouvelles. Dans sa maison de l'avenue du Mont-Riboudet où Mirbeau rencontrait parfois Jean Revel et le grand peintre Lebourg et le grand ferronnier Marrou, il avait réuni les chefs-d'œuvre alors contestés. Sur le fond somptueux que formaient de vieilles boiseries, se détachaient une des *Cathédrales* de Claude Monet, voisinant avec les fougueux *Dindons blancs* du maître; le *Bal à Montmartre* de Renoir; des *Quais de Rouen* de Pissarro; la *Toilette* de Berthe Morisot; le *Cabaret* de Toulouse-Lautrec, et le *Lac de Genève* de Courbet.



Claude Monet. — Saardam (ancienne collection Depeaux.)

On y voyait aussi la *Danse* de Renoir qu'acheta le beau-frère de François Depeaux, M. Decap, chez qui le chef-d'œuvre rejoignit le *Saardam* de Claude Monet acheté à la vente Théodore Duret, et provenant de chez Daubigny. Il n'avait pas figuré à la vente du peintre,

Claude Monet. — Les Dindons.
(Ancienne collection Depeaux.)

M. Duret l'avait acheté parmi des ustensiles d'atelier et l'avait payé cent francs. « Encore me rendit-on de la monnaie, » nous a-t-il conté. *Saardam* fit 33.000 francs à la vente Decap.

Et Guillaumin avec ses *Forges d'Ivry*, et Lebourg avec ses *Neiges en Auvergne*, et Caillebotte, et Maufra, et de plus modernes, Cottet, Lucien Simon, Ottmann, Georges d'Espagnat, escortaient l'admirable série de cinquante Sisley, joyau de la collection Depeaux. C'est à la demande du grand amateur que Sisley peignit à Rouen et à Sahurs ses *Bords de la Seine*. Il l'emmena même en Angleterre, d'où Sisley rapporta sa série des *Cardiff*. François Depeaux, rachetant à l'Hôtel Drouot, en 1901 puis en 1906, sa première collection, en fit au musée de Rouen l'incomparable don. La salle Depeaux date de 1909.

Elle garde sa vertu d'enseignement. Organisée par le donateur lui-même, elle fait du grand musée régional l'un des plus vivants et des plus actifs. Non loin des chefs-d'œuvre du dix-huitième siècle qu'on y admire, l'école moderne affirme sa fidélité à la grande tradition.

Un Musée à Jérusalem

Le nouveau Haut Commissaire britannique en Palestine vient de créer en ce pays un « département des Antiquités ». Un musée a été prévu, ainsi que tout un corps d'inspecteurs et de surveillants des monuments historiques de Jérusalem. Les documents archéologiques mis à jour depuis les premiers travaux de fouilles effectués par diverses initiatives, et notamment avec le Palestine Exploration Fund, ont été groupés et constitueront l'embryon du futur musée. — Une école britannique d'archéologie a été inaugurée à Jérusalem, le 9 août dernier. Son premier soin sera sans doute de débaptiser la Mosquée d'Omar, désignation doublement incorrecte, puisque ce n'est pas une mosquée, et que l'édifice n'a pas été bâti par Omar.

La curiosité

VENTES PROCHAINES

La saison s'ouvre. Elle sera brillante si les prémisses ne sont pas trompeuses. Le 19 novembre, en la galerie Petit, Mes Lair Dubreuil et Baudoin, commissaires-priseurs, disperseront la collection de feu Roybet. Mais, du 9 au 13, ils auront offert aux enchères, en la galerie Manzi-Joyant, les gardes de sabres (12 et 13 novembre) et les estampes japonaises (8, 9 et 10 novembre) de la collection Manzi.

Toyonobu.

Toyokuni.

Maranobu.

Les estampes sont au nombre de 840. La plupart des maîtres nippons y figurent sous les espèces de quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre. Le réalisme ému et le souci de style de l'art japonais apparaîtront avec éclat dans ces *Tanyé* coloriés à la main, dans ces *Urushiyé* partiellement laqués, dans ces *Béniyé* qui sont les premières chromoxylogravures japonaises. Un catalogue précis dû à MM. Charles Vignier et André Portier, experts, renseignera sur les œuvres qu'on verra, exposées, les 6 et 7 novembre.

Le Courrier de la Presse

LE SALON D'AUTOMNE

Le Salon d'Automne, qu'un décret récent a reconnu d'utilité publique, n'avait peut-être jamais suggéré autant d'idées qu'il a fait cette année. Son autorité s'affirme, non seulement devant l'Etat, mais devant l'opinion publique. Il a « bonne presse ». Les quotidiens les plus importants se rassurent devant des manifestations dont ils reconnaissent la valeur, au moins historique.

Machine de guerre ! s'écrie M. Thiébault-Sisson, dans un vigoureux article du *Temps*, machine de guerre dirigée au début contre un art desséché, sans saveur et stérile, mais machine de guerre depuis transformée, comme toutes les usines de guerre, en machine industrielle, et devenue un foyer d'énergie collective, où, reliées par une pensée commune, toutes les formes de l'art s'appliquent, en nous donnant du nouveau, à satisfaire l'appétit du public pour les manifestations d'activité inédites.

Il y a encore, dans toutes ces manifestations, de l'anarchie, mais il y en a de moins en moins, et l'ordre tend de plus en plus à se substituer au désordre, le bon goût à l'intolérance. Au Salon de 1920, rien qui ressemble aux vagissements informes du dadaïsme ; la faillite du cubisme s'avère, et l'atmosphère de « petites chapelles » qu'on avait toujours respirée jusqu'ici dans cette citadelle du modernisme a fait place à un air plus libre et plus sain. Du petit au grand, tous comprennent la nécessité de réaliser pleinement et de s'exprimer en formules nettes et claires. Comme l'an passé, le souci décoratif domine visiblement la peinture, divisée en deux courants bien distincts, dérivés, l'un de l'impressionnisme, et l'autre du cubisme. Car le cubisme a eu du moins une vertu, et une vertu qui n'est pas méprisable. Il a ramené à l'étude des formes et au respect religieux des volumes la jeune école française, faussement engagée, à la suite de l'impressionnisme et par une application erronée de ses méthodes, à la poursuite d'effets superficiels très flatteurs, mais qui ne tenaient plus aucun compte de la réalité. Il n'en a encore ramené qu'une partie, et ce groupement, dont la vision n'est pas encore des plus claires, n'a pas renoncé avec assez de décision à l'emploi des formes pris-

matiques, aussi bien pour dessiner dans le paysage les masses d'arbres et caractériser le relief des terrains que pour exprimer, dans l'étude de la figure, les accents essentiels de la forme. La couleur, chez ces cubistes repentis, reste sombre ou procède par contrastes vigoureux, mais infiniment trop tranchés ; la matière reste épaisse et lourde, et l'air manque. Chez les impressionnistes attardés, c'est exactement tout le contraire. Dans leurs travaux, ni l'air ni la lumière ne manquent, et leurs toiles, imprégnées de lumière, baignées de clartés violentes, si elles disent à merveille le jeu mobile et changeant des surfaces, nous laissent tout à deviner, le plus souvent, du caractère permanent et vrai des êtres et des choses.

R. Dufy. — Nature morte (Salon d'automne)

C'est à travers les attardés de l'impressionnisme que M. G. de Pawlowski aperçoit ses initiateurs. Il est savoureux d'écouter parler ce spirituel écrivain affectant le gros bon sens d'un paysan du Danube. Il méprise souverainement les agréments futiles de l'art pour l'art. Il ne s'extasie guère devant un accord de tons inédit. Et peut-être éprouve-t-il quelque méfiance à l'endroit des artistes mêmes qui s'en délectent.

Et maintenant que tout ce grand mouvement impressionniste de la peinture contemporaine appartient presque au passé, il est permis de se poser la redoutable question de savoir s'il fut bien utile. Jadis la grande peinture avait des règles matérielles de métier tout aussi strictes que la peinture en bâtiment. Il n'y avait qu'un seul procédé possible d'obtenir de la transparence et de la lumière : en superposant la couleur aux ombres peintes d'abord en noir et blanc. En répudiant le métier ancien, on s'efforça d'en trouver ensuite l'équivalent par des moyens puérils qui nous valurent le cloisonnisme, le pointillisme et toutes ces peintures en pleine pâte qui tantôt espéraient accrocher la lumière, tantôt ne

point salir la couleur en la mélangeant avec l'ombre. Autant de procédés inefficaces qui n'ont jamais remplacé la bonne technique des maîtres anciens. Ajoutez à cela une tendance naturaliste vers la nature morte, vers l'art décoratif, un oubli presque total de la composition, du style et du caractère, entraînant la disparition du portrait, il ne vous restera du mouvement contemporain qu'une recherche décorative, souvent agréable, des harmonies de tons et des valeurs.

D'une manière générale, la critique prononce l'oraison funèbre du cubisme. Il ne restera tantôt que les inventeurs pour croire à l'invention. Elle sera strictement confidentielle. D'excellents esprits et d'authentiques talents avaient pourtant subi l'attrait cubistique. Mais ils firent ce qu'il fallait faire : négliger la formule abstraite et accepter la discipline, qu'on appelait jadis le dessin tout simplement. Tel est l'avis de M. Louis Vauxcelles qui, dans Excelsior, *écrit, dans cette forme alerte et brillante qu'il y a toujours plaisir à goûter :*

Il devient de plus en plus délicat de se prononcer : les écoles se succèdent et se contredisent avec une rapidité déconcertante; un grand cliquetis de controverses nous assourdit; la jeunesse ne s'abandonne plus aux jeux de la sensibilité; nous avons changé tout cela, et M. Benda nous a enseigné que Belphégor, dieu et monstre du bestial, aussi stupide que le « cacoblephas » de la *Tentation*, doit désormais céder le pas à Pallas-Athéné... La raison est à la mode, et quand on prend son parti, comme disent les peintres, c'est le parti de l'intelligence. Soit donc. Romantisme, impressionnisme, autant de vieilles lunes. Le cubisme représente l'intellectualité plasticienne. (Ces deux mots accolés me font frémir.) Je persiste à penser que si la règle, l'ordre et la discipline sont nécessaires en art, l'artiste qui ferait litière de ses facultés sensibles perdrait le meilleur de soi. Se roidir contre l'âme même de l'art, quel péril! « Toute licence, disait Barrès, sauf contre l'amour... » Or, nos jeunes gens, qui ont raison de n'être plus impressionnistes, et même de réagir là contre, de viser à la construction et à l'organisation de la toile en profondeur, *n'aiment pas* assez... Ils ratiocinent à perte d'haleine. André Lhôte écrivit un jour qu'à force de courtiser dame Nature (comme s'exprimait

Corot), on finit par oublier dame Peinture... Voire... Et n'est-il pas fâcheux qu'un peintre courtise surtout dame Littérature ?

Suivront les revues d'art. Que de beaux débats en perspective!

Ed. Vuillard. — La salle des cariatides (Salon d'automne).

NOTRE LOI PACCA

Recueillons de nouveaux éléments d'appréciation relatifs à la loi du 20 *mai* 1920. *Un article fort documenté, paru dans le* Gaulois *sous la signature de Francillon, nous révèle les multiples difficultés que soulève son application. En toute impartialité, seulement soucieux de renseigner nos lecteurs sur la vie artistique, reproduisons ces doléances de la haute curiosité, qui prévoit un exode fatal du marché.*

M. Jacques Seligmann a émis l'intéressante suggestion de faire accompagner les expéditions et réexpéditions d'objets d'art de grande valeur d'une photographie et d'une fiche de mensuration et de description exactes, qui seraient timbrées à la douane, et qui serviraient de pièces d'identité et de passeport à ces objets, qui garderaient ainsi le prix international qu'ils avaient lorsqu'ils étaient en possession du premier importateur.

Cette solution pratique mettrait un terme à la confusion actuelle. Il est illogique que, lorsqu'un objet d'art change de mains, en France, il devienne exportable par une tierce personne, c'est-à-dire précisément par celle qui, ne l'ayant pas importé, n'a rien versé au fisc et ne versera rien.

Il est à souhaiter que le Conseil d'Etat, appelé à réglementer la nouvelle législation sur la vente, l'importation et l'exportation des objets d'art anciens, se renseigne exactement auprès des antiquaires français, menacés de voir se déplacer le marché des antiquités, si important, de Paris.

En l'état actuel, le fisc prélève plus de 50 0 0 sur les bénéfices supérieurs à 500.000 francs dans les ventes d'art. Le gouvernement a donc tout intérêt à ne pas tuer la poule aux œufs d'or que pourrait être le commerce des antiquités et objets d'art.

GEORGES SEURAT

L'Esprit Nouveau *est une revue internationale d'esthétique* (13, *quai de Conti, Paris; directeur, Paul Dermée*) *qui paraîtra mensuellement. Notons, dans son premier numéro, 15 octobre, un examen des conditions primordiales de la plastique par A. Ozenfant et Ch.-E. Jeanneret, une étude d'André Salmon sur Picasso, une étude de Bissière sur Seurat* (1859-1891) *dont voici un aperçu :*

Une toile de Seurat est discrète et hautaine comme un Poussin... Elle n'offre aucun effet facile ou excessif. La joie qu'elle nous donne vient de ce que tout y est à sa place, que rien n'a trop ni trop peu d'importance... Une toile de Seurat est comme un corps bien fait, dont tous les mouvements sont aisés et qui paraît se mouvoir sans fatigue, aux minutes mêmes où il déploie le plus de force. Le « Cirque » ou le « Chahut », malgré la violence des gestes, sont calmes comme un bas-relief égyptien ou comme un Giotto.

Seurat s'avère ainsi, avec Cézanne, comme le fondateur de toute l'école moderne... Il est mort jeune, laissant peu d'œuvres. De plus, ses toiles, enterrées dans des collections particulières, ont été rarement réunies. Telle est sans doute la cause de la pénombre où il est trop longtemps demeuré relativement à son grand émule dont les recherches furent parallèles si on les envisage par le côté profond.

Sa dernière exposition, qui eut lieu à la galerie Bernheim-Jeune, fut un éblouissement. Tous ceux d'entre nous [c'est un peintre qui parle] qui la visitèrent s'y reconnurent un peu et même avouèrent que Seurat avait trouvé voici trente ans la solution de problèmes qui nous tourmentent encore et que nous n'arrivons pas à résoudre complètement. Je veux parler surtout de ce mécanisme des formes qui se défont dans la lumière ou se renforcent à son contact, de ce prolongement ou de cet étranglement des surfaces selon leurs voisinages, de toute cette articulation du tableau, si

particulière à la peinture d'aujourd'hui et qui chez Seurat est abordée franchement et résolue avec tant de bonheur par des moyens si admirablement picturaux.

Georges Seurat. — La parade.

Les ingénieurs apprendront, dans la même revue, qu'ils sont parmi les plus actifs créateurs de l'esthétique contemporaine, leurs édifices industriels et leurs machines (la limousine, l'avion, etc.) étant souvent des œuvres d'art.

RUBENS AU LOUVRE

Depuis qu'en sa Jeunesse du Titien *il aborda de front, avec une liberté magistrale, les problèmes de critique analytique les plus épineux, M. Louis Hourticq, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, faisait un peu figure de franc-tireur. On s'alarmait d'écouter ou de lire des discussions où l'érudition la plus sûre s'accompagnait d'une dextérité de prestigiditateur. Les rapprochements les plus audacieux prenaient, sous sa plume agile, un air d'évidence irrésistible. Mais M. Louis Hourticq aimait-il ce Passé dont il se jouait? Une brochure où il dépeint la* Galerie de Rubens au Louvre *montre que, s'il ne s'aveugle pas sur les valeurs conventionnelles, il sait entendre et goûter les maîtres : M. André Michel l'affirme dans son feuilleton du* Journal des Débats. *Et il s'y connait. Détachons d'un article fort érudit ce jugement :*

> Une toute petite brochure, un guide de poche commode, *vade mecum* que nous devons à M. Louis Hourticq, invite très opportunément les visiteurs à s'arrêter attentivement chez Rubens. Je ne saurais mieux le louer qu'en disant qu'il est, à ma connaissance, le meilleur modèle de cet *art de regarder les tableaux* dont André Beaunier, en un livre charmant, nous donna jadis la théorie.

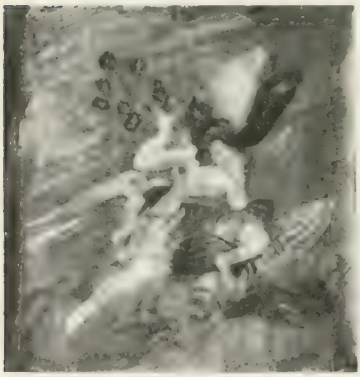
Qui lira les pages directes, émues, savoureuses, consacrées aux chefs-d'œuvre du maître, notamment à la Naissance de Louis XIII, *partagera l'enthousiasme de l'éminent critique.*

L. Cappiello. — L'épicerie.

L'art chez l'épicier

Nous vivons une ère de réhabilitations. Celle de l'épicier restait à tenter. Flaubert l'avait terrassé, et les sectateurs de l'art ésotérique attribuaient volontiers à la bêtise d'une humanité résumée dans l'épicier l'incompréhension dont ils se prétendaient les victimes. Mais dans la voie de Damas, les artistes précèdent les poètes. L'un d'eux, M. Leonetto Cappiello, vient de terminer, pour une épicerie de la rue Jean-Goujon, toute une décoration murale, où, avec la verve d'un Snyders qui goûterait notre art du dix-huitième siècle, il célèbre les splendeurs gastronomiques.

C'est une débauche de mangeailles mirifiques. Un cheval en pain d'épices, escaladé « en voltige » par une nymphe, va galoper à la poursuite de petits cochons qu'égaille l'arrivée d'un cuisinier menaçant. Des amours ravissent les parures, les peignes et les houppes; des génies féminins entraînent dans leur ronde les potirons considérables et les fruits pulpeux. Ailleurs, des Chinois jonglent avec les boîtes de thé. Un mouvement joyeux entraîne tout ce monde gourmand dans une sarabande endiablée.



L. Cappiello - Les fruits

M. Cappiello s'est gardé d'affecter de grands airs dédaigneux.

Tous les héros de cette fête des victuailles, de la nymphe au potiron, sont pleins de bonhomie. Mais le décorateur a compris avec plus d'élévation la nature de sa tâche. Il a adapté la tonalité de sa décoration aux notes dominantes des étalages intérieurs. Il a fait de sorte que les boîtes de cirage et les paquets de chandelle fissent partie de cette décoration.

L. Cappiello. — Les volailles.
Cliché Cl. Touranchet.

*

Le *Bulletin de la Vie artistique* n'a point coutume de faire œuvre de critique, désirant respecter son programme, qui se limite volontairement à recueillir des informations précises. Mais il ne peut méconnaître la portée de l'initiative qu'a prise si heureusement M. Cappiello. Il croit rester dans les bornes qu'il s'est assignées en analysant plus minutieusement l'œuvre de l'artiste.

Elle relève en effet d'une conception franchement moderne. L'art pour l'art, comme on s'exprimait non sans morgue, le cède à l'art appliqué dans les préoccupations d'un monde qui cesse de considérer la beauté plastique comme la distraction de quelques dilettanti. Il ne suffit pas de confier aux « ensembliers » la composition de nos appartements. Il convient d'introduire l'art dans la vie pratique. Décorer des boutiques, c'est contribuer de la manière la plus efficace à la diffusion des idées modernes.

L. Cappiello. — La charcuterie.
Cliché Cl. Touranchet.

Ici...

LES DESSINS D'HENRI-MATISSE

M. Henri-Matisse publie à mille et trois exemplaires numérotés — chiffre exact des victimes de Don Juan — un album, Cinquante Dessins, *pour lequel M. Ch. Vildrac a écrit une préface, où ceci :*

Cet album constitue une important témoignage : Henri-Matisse, créateur d'une expression picturale nouvelle — et la plus pénétrante qui soit, — ne semble-t-il pas, après l'acheminement vers son propre style et le plein épanouissement de ce dernier, se proposer le plus haut objet du peintre : la figure humaine?

Les dessins de lui que nous connaissions valaient surtout par une synthèse de la forme, par l'arabesque, la couleur, l'ornement. Combien Henri-Matisse élargit ici le domaine de son investigation! Ce n'est plus seulement le rythme et les caractères extérieurs d'une figure que nous lui voyons fixer, mais la personnalité, mais le caractère moral. Et voici qu'à l'exemple des maîtres de tous les temps, il accorde avec ferveur son style propre au style du modèle.

...Ces figures ont du style, si l'on entend par ce mot, non la manière particulière à l'artiste, et non plus comme le faisait Ingres, d'après Baudelaire, « une poésie étrangère empruntée généralement au passé, » mais l'unité de caractère réalisée d'après le seul modèle, à force de pénétration, de déduction intelligente et aussi d'imagination.

DANIEL DOUROUZE

Daniel Dourouze expose chez Druet une centaine d'aquarelles et quelques toiles, parmi lesquelles figure le clair paysage que reproduit le *Bulletin*. De la préface qu'a écrite M. Marc Elder, extrayons ce délicat passage :

Daniel Dourouze, quand je vous rencontrai, je fus touché dans ma sensibilité et je vous aimai. Vous travailliez, en bon artisan soucieux d'apprendre, de bien faire. L'enseignement du passé vous paraissait merveilleux, mais vous accordiez tout votre cœur à la nature. Vous disiez : « C'est beau un arbre!... Et la montagne!... » sans autre développement pour marquer une émotion que révélait plus poignante l'hésitation timide de votre voix.

Que dis-je ici et qu'y a-t-il à expliquer de vous?... Vous êtes

devant nous comme la poésie qu'il faut sentir, non point analyser. Rien d'abscons, d'artificiel dans votre œuvre, surtout pas d'originalité à la manière d'Alcibiade qui fit couper la queue à son chien. Vous êtes clair, vous êtes vous-même. Croyez-moi : c'est la meilleure des qualités, mais la plus difficilement pénétrable. On prend aisément des vessies pour des lanternes; qui s'aperçoit qu'une lanterne brille ?

Daniel Dourouze. - Paysage.

LA MÉDAILLE DE LA GRANDE GUERRE

D'accord avec la direction de la Monnaie, qui en a fixé les conditions techniques, l'administration des Beaux-Arts ouvre le concours en vue de l'exécution de la médaille commémorative de la grande guerre.

On sait que cette médaille est accordée à tout militaire ou marin présent sous les drapeaux ou à bord des bâtiments armés par l'Etat entre le 2 août 1914 et le 11 novembre 1918.

L'insigne sera rond, en bronze, avec bélière, en une pièce et du module de 30 millimètres Il ne faudra pas que la rigidité de la bélière nuise à l'aspect de la médaille, dont le revers devra comporter une inscription et une date commémorative.

Dix primes échelonnées de 2.000 à 500 francs sont prévues en faveur des dix premiers projets classés. Le jury comprendra trente-deux membres, dont dix élus par les concurrents, huit désignés par la direction des Beaux-Arts; les autres seront des artistes et des représentants du Parlement et des ministères de la défense nationale.

DES VITRAUX DÉTRUITS

Un incendie qui détruisit un grand établissement industriel de Paris a gagné l'atelier voisin d'un peintre verrier qui restaurait certains vitraux des églises du « front », évacués au cours de la guerre. Leur destin voulait qu'ils périssent au feu.

On déplore la perte de quelques panneaux intéressants provenant

surtout de l'église d'Epernay. Ceux de la cathédrale d'Amiens qui sont détruits aussi avaient subi jadis d'importantes restaurations qui leur enlevaient une partie de leur beauté.

UNE COMPAGNIE D'ARTISTES

La « Compagnie des Arts français » a ouvert, le 26 octobre, faubourg Saint-Honoré, 116, ses magasins d'ameublement et de décoration et ouvrira le 15 novembre ses cours. Noms des compagnons : P. Baignières, B. Boutet de Monvel, Drésa, Richard Desvallières, Ch. Dufresne, G.-L. Jaulmes, J.-E. Laboureur, A. Mare, M. Marinot, Ch. Martin, A.-E. Marty, G. de Miré, P. Poisson, Ch. Stern, M.-L. Suë, P. Véra.

ART APPLIQUÉ

La Manufacture nationale de Sèvres ouvre un concours en vue de l'établissement d'un service de table « simple et élégant et de dimensions normales », qu'elle reproduirait en porcelaine.

Le concours comportera deux degrés.

Une première épreuve éliminatoire consistera dans le projet, dessiné au trait, purement exprimé, sans addition d'aucune décoration picturale, des pièces suivantes, dont les formes devront être présentées en teinte claire sur fond teinté :

Service d'entrée : Assiette plate, soupière, saucière, saladier.

Service à dessert : Compotier, jatte à fruits, sucrier à poudre.

Les concurrents admis par le Jury à prendre part à la deuxième épreuve devront présenter avant le 15 février 1921, réalisées en plâtre, les formes ayant fait l'objet de la première épreuve, dans leur volume définitif, c'est-à-dire prêtes à la reproduction.

LES EXPOSITIONS

Grand-Palais, jusqu'au 15 décembre, le Salon d'Automne. — Aux Tuileries, depuis le 28 octobre, le Salon des Jeunes. — Chez Druet, jusqu'au 5 novembre, l'œuvre de Daniel Dourouze. — Chez Bernheim-Jeune, du 8 au 20, Al. Altmann. — Chez Devambez, jusqu'au 15 novembre, Roger Cotillard. — Chez L. Rosenberg, jusqu'au 25, Léopold Survage. — A la Licorne, 110, rue de la Boëtie, G. Rouault et Mathieu Verdilhan. Suivront, en décembre, H. Dumont, Joseph Bertrand, en janvier, Gondouin.

...et ailleurs

AU MUSÉE DE STOCKHOLM

Le Musée National de Stockholm vient de s'enrichir de trois chefs-d'œuvre de la peinture française moderne. Il a acquis, provenant de la collection Fahraens, le *Cabaret de la Mère Anthony* de Renoir; la *Belle Irlandaise* de Courbet, et l'*Amour en plâtre*, une des plus belles toiles de Cézanne. Le *Bulletin* a la bonne fortune de reproduire les deux derniers tableaux.

Cézanne. — L'amour en plâtre.
(Musée de Stockholm.)

LE PORTRAIT GUILLOTINÉ

C'est une question de droit. Lord Leverhulme se fait portraicturer par M. Augustus John. Le tableau est parfait de ressemblance, mais il est trop grand pour le panneau où il doit prendre place. Lord Leverhulme prend des ciseaux, coupe à sa convenance, fait faire un cadre plus petit, et accroche. Le peintre John apprend la profanation et écrit une lettre amère. Le lord répond : « J'ai payé. Je puis faire de votre tableau ce qu'il me plaît. » Réplique de l'artiste : « Erreur! Vous avez payé, mais ce que vous n'avez et ne pouvez pas avoir acheté, c'est la valeur morale de l'œuvre, ce qui y est attaché de renommée pour moi, dans le temps présent, et peut-être de gloire dans le temps futur. Vous êtes un iconoclaste, et vous m'avez volé. » « Vous m'ennuyez, a réparti Lord Leverhulme, et nous plaiderons si vous voulez. » Augustus John est un grand peintre et Lord Leverhulme est un grand seigneur. Le procès sera plaisant. Il est regrettable qu'on ne puisse avoir, aux débats, l'opinion de Velasquez et de Rembrandt.

Courbet. — La belle irlandaise.
(Musée de Stockholm.

LES ENSEIGNES DE VILLAGES

Cinq cents projets d'enseignes

ont été envoyés à l'exposition organisée par le *Daily Mail* à Londres. 250 ont été jugés dignes d'être réalisés, par un jury dont l'architecte Sir Aston Webb et le peintre Frank Brangwyn étaient présidents.

LES PATISSIERS ARTISTES

Un « chef » a prononcé un discours à l'exposition de cuisine de Londres, et en présentant des gâteaux qui étaient ses œuvres, a dit : « Un pâtissier aujourd'hui doit être un artiste. Il doit pouvoir modeler en sucre ou en glace la Tower Bridge, la victoire de Samothrace ou n'importe quelle statue de Rodin. Voyez! Nous formons maintenant des élèves sculpteurs en pâtisserie, qui travaillent dans le plâtre de Paris avant de travailler dans la pâte à gâteaux. Ainsi nous faisons des chefs-d'œuvre. Je puis réaliser en pièce montée la copie de n'importe quelle merveille des musées. Et je ne crains pas les critiques d'art. »

UNE « REPRISE » DE LA CHINE

On sait qu'en 1901, à la suite de l'affaire des Boxers, un Allemand, le feld-maréchal comte von Waldersee, avait enlevé de Peking, pour les transporter à Potsdam, divers instruments astronomiques qui étaient des chefs-d'œuvre tant au point de vue de leur destination même que de l'art avec lequel ils avaient été anciennement construits. Les Chinois n'avaient jamais pardonné le fait et au Traité, ils n'ont pas manqué de réclamer le retour de ces trésors. Ils sont satisfaits. Un navire japonais vient de déposer au rivage des Célestes vingt grandes caisses qui contiennent le bien dérobé.

CES BONS TURCS!

Les nationalistes turcs ont détruit la vieille église historique de Nicée (Isnik), à l'est de Brousse. Ce *Koimesis tes Panagias* datait du IX^e^ siècle et contenait de précieuses mosaïques du XI^e^. C'est une perte sensible pour l'histoire de l'art byzantin.

UN PORTRAIT DE LUCRÈCE BORGIA

Dans la châsse de saint Maurèle, à la cathédrale de Ferrare, on a trouvé trois plaques d'argent ciselées et gravées dont l'une est ornée d'un portrait de Lucrèce Borgia en riche costume.

PAUVRE HOPE!

La statue de marbre de Hope, dans l'église des Scalzi à Venise est tombée de sa niche et s'est littéralement réduite en atomes.

LE SOUS-SOL DE CARTHAGE

Une grande mosaïque d'environ quinze mètres carrés, d'une valeur documentaire de premier ordre et où — on peut toujours le dire, c'est gratuit! — le pied de Salammbo s'est peut-être posé, — vient d'être découvert au cours de fouilles à Carthage. Toutes les scènes de la vie de famille d'un opulent Romain de l'époque impériale dans ses terres d'Afrique y sont représentées avec les plus pittoresques détails.

PRIX DE ROME... BRITANNIQUE

Le prix de Rome de sculpture pour 1920, donnant droit à un séjour de trois années à la British School de Rome, a été attribué à M. A. Frank Hardunan, fils d'un orfèvre de Londres, et qui, jusqu'en 1915, exerçait la profession de dessinateur industriel tout en poursuivant ses études artistiques.

POUR RAJEUNIR LA TATE GALLERY

On n'ignore pas qu'il y a eu en Angleterre des « histoires dramatiques de la Tate Gallery », à plusieurs reprises, depuis vingt ans. Certain fonds, prévu pour des acquisitions, est sous le contrôle de la Royal Academy qui, tous les ans, achète des œuvres souvent médiocres dont la Tate Gallery est bien obligée de recevoir le fâcheux présent. Mais « ça va changer! » Après des pourparlers assez tendus, il a été convenu que l'Academy, avant d'exercer ses pouvoirs d'achat, inviterait le Conseil de la Tate Gallery à exprimer son opinion et à proposer ses suggestions. La Tate Gallery, heureuse de cette victoire, a renforcé son conseil de trois artistes qui s'efforceront de réagir utilement contre l'esprit un peu tardigrade de la Royal. Ces trois modernisants — dont les deux premiers sont d'ailleurs membres de la Royal Academy, — sont MM. D.-Y. Cameron, Ch. Sims et Murhead Bone. M. Cameron est connu par son libéralisme, et M. Sims par son « esprit *en avant* ».

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

...EN L'AIR

C'était l'époque où l'on envisageait le prolongement de trente à cinquante ans de la loi sur la propriété littéraire et artistique : 1866. Les mêmes objections qu'on soulève aujourd'hui au sujet du droit de suite étaient alléguées.

M. de Nieuwerkerke, directeur des Beaux-Arts, en causait un jour avec Théophile Gautier, qui rédigeait alors le feuilleton littéraire au *Journal officiel*. Le surintendant s'ingéniait à démontrer le peu de fondement des réclamations des artistes.

— Qu'est-ce que l'invention en matière artistique? soupirait M. de Nieuwerkerke. L'artiste traduit des sentiments communs à sa génération... des sentiments qui sont dans l'air...

Le poète s'indignait.

— Eh bien, Monsieur! déclara-t-il, reniflez...

A. Lebourg. — Dessin au crayon noir.
Collection de M. Chapuis.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.